L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 17 OCTOBRE 1859.

Imprimé et publié par
F. WEISSE & Co.
ÉDITEURS PROPRIÉTAIRES:
F. WEISSE N. DUPOUR
C. DEVERGER S. HARDY
Bureau de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 17 OCTOBRE.

Abonnés à la semaine.

Les souscripteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine", au prix de 25 cents pour les six numéros, payés aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce Jour.

Mondie & Lemmon, 77 rue Chartres—Chaises, tapis, rideaux, meubles, bâtiments des d'h. Jardin de Jardin de Jardin.

Wilson, 39 rue Camp—Fonds de plombier.

Richard & Co, 19 rue Poydras — Boulangerie.

Richard Turpin, à 10 heures et demie, au No 1 de la Place de Lève—Vin rouge, eau-de-vie.

Pour la suite des nouvelles, voir seconde page.

Importations.

Les importations dans notre dernier numéro, 11 mille avec liquelle s'élèvent nos mêmes précédents en France et en Angleterre. Pendant que nous entrayons des mines de Virginie et des autres parties de l'Union par le chemin de l'Europe, et non seulement ne nous en reste pas la moindre partie, mais comme il ne suffit pas à acquitter ce que nous sommes obligés de puiser dans notre maïs dans le numéraire que nous avons déjà et qui constitue notre revenu.

L'*Economist*, que nous citions samedi avec raison que si nous continuons à tirer nos espèces dans la même proportion nous resterons pas une seule piastre dans deux ans.

Quel le numéraire ne peut il rester encore quelque semaine? Pourquoi nous faudra-t-il quatre fois le montant du produit des mines de la Californie, pour acheter le cinquième du produit de nos ravages comme vers l'Ancien Monde? Parce que nous sommes au delà de nos moyens et que nous importons incessamment, malgré les dures leçons de l'expérience, dans les mêmes folies et les mêmes extravagances.

Le commerce ne tait que fournir aux besoins du luxe des Européens, les couteaux se multiplient chaque jour. Dans aucun autre pays du monde on ne dépense proportionnellement autant qu'aux Etats-Unis. Les familles, surtout dans les classes aisées, qui ne s'imposent pour mener train de maison incompatible avec leur revenu. Les gens raisonnables prennent en pitié ce curieux étalage de la vanité et sont les victimes de ce faste ridicule. Le commerce y plus souvent qu'avec imprudence et si sages, ont leur part de ce qui rejaillit sur celui-ci. Nous ne parlons pas des sommes qui constituent nos banques, et des dettes publiques si lourdes qu'elles pèsent sur tous les citoyens du Gouvernement.

Le mouvement importé dans le seul port de New-Orléans, depuis le commencement de cette année, est à dire pendant une période de neuf mois, des marchandises pour une valeur de deux cent millions de piastres! C'est un chiffre énorme, et que, à la fin de l'année sera accru de cinquante autres millions.

La presse a maintes fois recommandé à la modération de se modérer et de se borner à ce qu'on a dit que nous ne pouvons pas. Mais à quoi ces conseils? On ne les a pas entendus et on ne les entendra jamais. Il y a une prospérité produit l'aveuglement, et non ne fait pas facilement comprendre que le plus qu'on puisse en revenu ordinaire que nous ne pouvons pas dépenser plus.

Il faut bien se hâter de nous en rendre compte, nous ne pouvons pas nous acheter ce qui nous manque. Il faut ajouter indéfiniment à notre capital pour pouvoir faire cela. Nous ne pouvons pas nous le procurer que par le travail, et nous ne pouvons pas le faire, tant que nous nous dépensons plus que nous ne gagnons.

Nous ne pouvons pas d'autre moyen de nous les Etats-Unis une industrie nationale et productive possédant un pour rivaliser avec les autres. Voir l'alternative où nous nous sommes, nous devons en réduire le nombre et le chiffre de nos achats en Europe, en fixant les marchandises étrangères et surtout celles de luxe, d'un droit tel pour permettre à la fabrication nationale de lutter avec une suffisante désavantage sur le marché des Etats-Unis.

Le commerce souverait beaucoup de ces mesures, non moins que nous, et en définitive vers le pays de toutes les nations étrangère et la consommation intérieure des industries d'indépendance. Mais il faut que nous nous résignions à hors-ouvrages étrangères et à ne point faire de dettes en Europe. Et à cette modération nous serons de 4 à 5 ans, approvisionnés de toutes les matières premières et ne pas nous exposer à ce qu'il y ait du tout ce pays, que des fortunes en commerce en pays soudes s'écroulent au moindre coup d'orage.

Les cours — Nos derniers journaux de Galveston sont du 13. La mortalité avait augmenté, mais quelque peu. Une troupe d'Indiens avait pillé le 2e du mois dernier, le ranch de M. H. Ragsdale, situé sur le Frio, à huit milles au dessus de l'ancien chemin du Pérou. Il en a tué un, enlevé deux femmes avec leur enfant et enlevé cent-cinquante têtes de bétail. Plusieurs habitants du comté se sont mis à la poursuite des sauvages.

Les derniers journaux par la malle—M. J. J. Cavalier, agent de l'*Abeille de Paris*, a eu la bonté de nous donner des journaux de New-York et de Philadelphie du 12, de Cincinnati du 13, et de Memphis du 14.

Théâtre d'Orléans—M. Placide Canonge, directeur du Théâtre d'Orléans, est arrivé à New-Orléans vendredi soir, de retour de Cuba. Il était allé engager les artistes qui ont obtenu tant de succès pendant la saison, quelques-uns des derniers accompagnement. L'ouverture du théâtre aura lieu dès que le reste de la troupe sera arrivé.

Savannah—M. Arnold, candidat de la Réforme, venait d'être élu maire de Savannah à la majorité de 200 voix.

Lexington—On lit dans le *Messager* de Bâtonrouge:

Depuis longtemps nous n'avons pas de pluie, et nous sommes habitués à en plaignons. Jusqu'à présent, nous pour un jardinage. Aujourd'hui nous pouvons dire du cesser, car nous avons eu une pluie quatre heures la plus abondante que nous ayons eu depuis longtemps. Le maïs et le coton en profitera grandement, vu le même certain nombre de jours de culture n'est pas en parfait état. Depuis hier, dernier, le coton commence à rouler. Si nous en exceptions aucune, les cultures ne produiront que bien peu de malvers cette année. Il y a beaucoup de coton, et